



Comment tout peut s'effondrer

L'entraide l'autre loi de la jungle

Une autre fin du monde est possible

Synthèse de Jean-Louis VIRAT



En partenariat avec

AMADE 

30'Chrono

L'essentiel

Dans la collection « 30'chrono l'essentiel » :

- La Spirale Dynamique (Véronique Guérin et Jacques Ferber - Patricia et Fabien Chabeuil)
- Prospective 2015-2025 (Marc Halévy)
- L'entretien motivationnel (William R. Millner et Stephen Rollnick)
- La Théorie U (Otto Scharmer)
- Comment tout peut s'effondrer (Pablo Servigne et Raphaël Stevens), L'entraide l'autre loi de la jungle (Pablo Servigne et Gauthier Chapelle), Une autre fin du monde est possible (Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle)
- Les trois systèmes de motivation (Daniel Favre)

Diaporamas :

- La Spirale Dynamique
- L'entretien motivationnel

Cet ensemble de synthèses a pour première vocation d'aborder la question du changement personnel et sociétal, de l'ouverture d'esprit (vs dogmatisme), de l'orientation probable du changement, ainsi que d'aborder le sujet dans les meilleures conditions d'écoute et de dialogue. Corrélativement, cet ensemble souhaite donner envie au lecteur d'approfondir ces sujets par la lecture des ouvrages dans leur intégralité.

La force de l'être humain provient de sa vulnérabilité et de son interdépendance avec les autres. Dit autrement, le danger et les défis favorisent considérablement l'entraide. Ce qui est une « bonne nouvelle » au regard de « l'effondrement » annoncé et dont il va être question.

Ces trois ouvrages, accessibles et dérangeant rédigés par des érudits s'appuyant sur de très nombreuses sources scientifiques, nous entraîne à contre-culture ambiante sur le terrain de l'inconcevable, une sorte de 11 septembre à la puissance mille. Et pourtant...

Après les rivalités et compétitions au cœur de l'opulence occidentale, l'entraide pourrait bien être notre planche de salut. Mais auparavant, c'est la question du paradigme de la modernité, celui qui prévaut depuis cinq siècle, le modèle « thermo-industriel » butant maintenant sur des limites physiques et franchissant les frontières de la raison collective pour nous conduire à un probable effondrement.

Seront donc abordés successivement les raisons qui conduisent à parler d'effondrement, puis à tenter d'en imaginer l'échéance et décrire à quoi pourrait ressembler cet effondrement pour imaginer l'attitude à privilégier.

Dans cette hypothèse, la question de l'entraide nous invite à nous inspirer de la nature (biomimétisme) pour inventer des façons radicalement nouvelles de vivre entre êtres humains, et également avec la nature.

COMMENT TOUT PEUT S'EFFONDRE

Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

1 Les prémices d'un effondrement

L'un des aspects les plus visibles, c'est celui de la fin des énergies fossiles sans lesquelles il n'y a pas de mouvement, pas de mondialisation, pas d'activité économique... tels que nous les connaissons. Mais au-delà et de façon moins visible (?), c'est la croissance exponentielle, l'emballage (population, consommation d'énergie primaire, production industrielle, consommation d'eau, CO₂, acidification des océans, dégradation de la biosphère, déforestation, capture de poissons, température...) qui bute sur des limites physiques jusqu'à des probables sorties de routes catastrophiques.

Hormis le fait que l'extraction du pétrole et du gaz de schiste est calamiteuse pour l'environnement, ce qui pose déjà problème, c'est son TRE (Taux de Retour énergétique). Au début du XX^e siècle il fallait un litre de pétrole pour en extraire 100 (TRE=100 :1). En 1990 le TRE n'était plus que de 35 :1 et aujourd'hui nous en sommes à 11 :1, avant de se réduire encore dans les années qui viennent. Et pour les sables bitumeux, il est compris entre 2 :1 et 4 :1 quand il n'est que de 1 :1 à 1.6 :1 pour les agros carburants contre 50 :1 pour le charbon ! Quant aux énergies vertes elles se situeraient entre 1.6 :1 et 2.5 :1 pour le photovoltaïque et 18 :1 pour l'éolien. Il « resterait » alors le nucléaire avec un TRE allant de 5 :1 à 15 :1 !

Le rendement de toutes ces énergies est à la baisse et cette baisse s'accélère. Or nous nous approchons d'un « mur thermodynamique » : en dessous du TRE de 12 :1 nous devons

gérer la pénurie collectivement avec toutes les tensions qui en découleront. La croissance est donc devenue une illusion.

Et sans croissance, c'est l'ensemble économique et financier qui s'effondre. Ainsi les dettes considérables pour financer une production pétrolière de moins en moins performante ne pourront bientôt plus être remboursées... ce qui va entraîner dans le précipice l'ensemble du système financier, ce réseau ultra complexe, interdépendant et interconnecté.

Butant sur des limites physiques infranchissables, nous sommes à l'orée de la « sortie de route ».

C'est le cas avec le réchauffement climatique dont les effets se font déjà sentir, malgré les alertes du GIEC et bien d'autres scientifiques, nécessairement prudentes bien que de plus en plus alarmistes au fil du temps : événements extrêmes et baisse de la production agricole, pénurie d'eau, troubles sociaux, propagation de maladies contagieuses, extinction d'espèces, fonte des glaciers et des pôles... qui conduiront à des ruptures du système alimentaire, ce qui aggravera la pauvreté, les risques de violences et dont les effets amplificateurs des nombreuses boucles de rétroaction sont pratiquement impossible à estimer.

Le cas de la disparition de la biodiversité, souvent moins visible, et l'extinction progressive de ses *interactions écologiques* contribue à accélérer cet appauvrissement.

Autant dire qu'il « s'en suivra, tôt ou tard, une réduction de la population humaine, suivant les schémas désormais classiques : famines, maladies et guerres ».

Mais d'ores et déjà, on peut s'étonner de la grande méconnaissance (prise de conscience) des risques liés à l'existence et à la combinaison d'une extrême complexification, des interconnexions,

des spécialisations poussées, de la bureaucratisation, de ses rigidités et de ses « verrouillages sociotechniques » générateurs de rendements décroissants et surtout des fragilités qui en découlent : il suffit de la défaillance d'un seul « maillon » pour que tout s'arrête. Pis, une fois arrêté, le système pourrait se révéler incapable de se remettre en route.

Bref, nous sommes hétéronomes, c'est-à-dire que nous ne sommes plus en capacité de nous extraire, individuellement et collectivement, de la dépendance à un système qui pourrait être bientôt défaillant. Ce système économique redoutablement efficace a perdu pratiquement toute capacité de résilience : effets de seuil, contagions et incapacité de retrouver ensuite un état d'équilibre viendront probablement anéantir simultanément le système financier, les chaînes d'approvisionnement et les infrastructures de nos sociétés.

Nombreuses seront les infrastructures sophistiquées et interconnectées qui sont concernées : transports, réseaux électriques et informatiques, Internet, distribution de l'eau, chaînes de réfrigération... Tout s'arrêtera probablement.

Encore faut-il qu'il se passe quelque chose. Quelle pourrait en être l'étincelle ?

L'étincelle pourrait venir de deux endroits selon le spécialiste des risques systémiques David Korowicz : soit le pic pétrolier qui met à mal le système de réserves basé sur la dette, donc la rupture de la confiance financière conduisant à la panique, soit le déséquilibre financier lui-même, ce qui conduit dans les deux cas à un effondrement économique global découlant de l'insolvabilité de tous les acteurs (Etats, banques, entreprises...), effondrement provoqué par exemple par la faillite d'un Etat de la zone euro.

L'étincelle pourrait aussi venir d'une pandémie sévère touchant une faible partie de la population mais immobilisant les compétences d'individus ultra spécialisés, au point de bloquer quelques rouages du système : dans les systèmes complexes les individus deviennent importants, stratégiques. Au-delà, « les systèmes sont devenus tellement complexes que même en l'absence de chocs externes, rien que par leur structure, ils peuvent subir des effondrements ». C'est le *risque systémique* global, celui où la plupart des habitants des civilisations « hors sol » ne peuvent survivre sans supermarché, cartes de crédit, station-service...incapables d'accéder par eux-mêmes à la terre, l'eau, le bois, les animaux, les plantes, la nourriture... au point que la survie de l'ensemble de la population ne serait plus assurée.

2 Alors c'est pour quand ?

Il n'y pas de certitude et encore moins de précision à ce stade.

Notre ignorance « est consubstantielle à la nature même des systèmes complexes. Autrement dit, en temps d'incertitude, c'est l'intuition qui compte ».

Néanmoins, deux « modèles » nous aident à sonder l'avenir.

Le modèle HANDY de la NASA met en évidence certains des éléments qui rendent cette issue probable : une forte stratification sociale rend l'effondrement de civilisation difficilement évitable, le modèle de compétition fait sombrer la société dans « cette spirale infernale de consommation et d'épuisement des ressources », dans une « société inégalitaire fortement consommatrice de ressources ». Or « depuis les années 1980 les inégalités ont littéralement explosé » .

Le modèle « World 3 (Modèle Meadows) dit « rapport au club de Rome » a résisté à plus de quarante ans d'analyses critiques et considère comme probable l'effondrement de notre civilisation thermo-industrielle dans la première moitié du XXI^e siècle. Il met en évidence l'interconnexion de toutes les crises qu'il faudrait pouvoir traiter simultanément. Or rien n'est vraiment fait et il vaut mieux « se préparer aux chocs et construire dans l'urgence des petits systèmes résilients ».

Que nous dit alors notre intuition ? 2020 ? 2030 ? 2100 ?

3 Collapsologie. A quoi pourrait ressembler l'effondrement ?

Au risque parfois d'une répétition qui n'est pas pour autant superflue, il y a déjà des certitudes : dégradations environnementales, changement climatique, dysfonctionnements sociotechniques, aveuglement des élites, niveau ahurissant des inégalités, complexité croissante énergivore, rendements décroissants, caractère global, simultanéité des conditions et des déclencheurs et probables interactions...

L'effondrement sera probablement multiple :

- Financier, économique, politique, social et culturel ;
- Linéaire et progressif, ou oscillant, ou (plus probablement ?) systémique ;
- Avec des régions à la périphérie du « système-monde » plus résilientes ;
- D'autant plus difficile à remettre en route dans les éléments les plus complexes et interdépendants ;
- ...

Combien serons-nous à la fin du siècle ? Probablement moins qu'aujourd'hui.

Serons-nous violents ou solidaires ? Cela dépend de notre capacité à tisser maintenant du lien social, à découvrir notre aptitude à « écrire le récit » de l'entraide sachant qu'il est « évident que l'individualisme est un luxe que seule une société richissime en énergie peut se payer » !

Encore faut-il croire à l'imminence de l'effondrement ! Or disposer d'alternatives crédibles, fiables et accessibles, imaginer un futur désirable (sinon un moindre mal), serait propice à l'ouverture d'esprit indispensable dans ce qui est un véritable processus de deuil de grande ampleur (et non de grande en pleurs). (NB : voir « Théorie U »)

En ce sens, et la deuxième partie sur l'entraide y contribuera, dans cette coexistence entre deux systèmes, l'un mourant et l'autre naissant, dans une posture à la fois catastrophiste et optimiste, lucide et pragmatique, nous sommes invités à opter pour « une bonne dose de volonté, un zeste de culot et un soupçon de naïveté »... pour « imaginer (ensemble) un avenir à l'horizon 2030, sans pétrole et avec un climat dérégulé, mais où il faudra pourtant qu'il fasse bon vivre » !

La résilience locale, la sobriété volontaire, le partage équitable (et si nécessaire le rationnement) ... pour commencer à construire le meilleur plutôt que d'attendre le pire. Les « combats » qui nous attendent, qui devraient/devront nous mobiliser, comme à la guerre, passeront prioritairement dans l'action locale (dimension municipale) Et par l'entraide.

2 L'ENTRAIDE L'AUTRE LOI DE LA JUNGLE

Les organismes qui survivent le mieux aux conditions difficiles ne sont pas les plus forts, ce sont ceux qui arrivent à coopérer. Telle est la conclusion des deux auteurs après une observation minutieuse de la nature et corroborée par de nombreux scientifiques. Elles peuvent être résumée dans le tableau ci-dessous où sont indiqué pour chacun les bénéfices (+) et les coûts (-) des interactions entre les deux :

Espèce 1	Espèce 2	Relation
+	+	Mutualisme/symbiose
0	0	Coexistence
+	0	Commensalisme
-	0	Amensalisme
+	-	Prédation/parasitisme
-	-	Compétition

Selon Wikipedia :

Le **commensalisme** (du [latin](#) cum-, « avec » et mensa, « table », par exemple « compagnon de table » ou « manger à la même table ») est un type d'[interaction biologique](#) naturelle et fréquente ou systématique entre deux [êtres vivants](#) dans laquelle l'[hôte](#) fournit une partie de sa propre nourriture au commensal. À l'opposé du [parasitisme](#) dans lequel le [symbiote](#) peut nuire à son hôte et du [mutualisme](#) qui correspond à une relation obligatoire ou non avec bénéfice mutuel, le commensalisme est une relation facultative, provisoire ou définitive, avec un bénéfice non réciproque mais sans nuisance pour l'hôte.

L'**amensalisme** est une [interaction biologique](#) entre plusieurs partenaires (de même espèce ou d'espèces différentes) dans laquelle l'interaction se révèle négative (en termes de [valeur sélective](#) pour l'un des partenaires alors qu'elle est neutre pour l'autre partenaire, c'est-à-dire elle n'implique ni coût, ni bénéfice).

Ce qui conduit les auteurs à conclure que « les organismes qui s'entraident sont ceux qui survivent le mieux ».

En d'autres termes, forts de nombreuses recherches et observations, les auteurs aboutissent aux conclusions suivantes :

1. Le modèle de l'humain purement rationnel et égoïste ne prédomine pas
2. Les comportements prosociaux sont très communs tout autour du globe avec des expressions très variables
3. Sous la pression du stress ou des catastrophes ou en favorisant l'intuition le nombre et l'intensité de ces comportements prosociaux augmentent
4. Lorsqu'on force les sujets à réfléchir (rationalité) ils se montrent plus égoïstes

Et de conclure que « nous pouvons devenir des « serial altruistes » lorsque notre environnement devient soudain altruiste. Et vice-versa ». Puis, pour citer David Rand : « ça fait du bien d'être bon... sauf si la personne en face est un enfoiré ».

Plus « constructivement » l'entraide est d'autant plus forte qu'elle se combine avec l'obligation (morale, intériorisée, via l'empathie qui contribue à notre interdépendance) de la réciprocité pour créer la « culture de l'entraide ».

Comment renforcer l'entraide que les profiteurs et les tricheurs peuvent mettre à mal ? D'abord grâce à la réputation qui renforce le niveau de confiance, de fiabilité (d'appartenance ?), au sein du groupe. Ensuite récompenses, celles du plaisir chez soi et chez les autres. Et a contrario, la punition du tricheur fait du bien à ceux qui coopèrent.

Cependant toutes les solidarités ne sont pas de même nature. A petite échelle, la *solidarité chaude* est plus directement opérante. A l'inverse plus la taille augmente plus la solidarité devient froide et anonyme et peut même devenir inhumaine, surtout si elle est promue par une « institution » qui développe sa « propre pulsion de vie » !

Dans tous les cas, pour que le groupe fasse corps, trois principes, trois sentiments doivent exister :

1. Sécurité (pour que chacun soit l'allié de chacun et s'ouvrir aux autres)
2. Égalité (l'entraide est inversement proportionnelle aux inégalités)
3. Confiance (l'inverse de la compétition)

Ces trois valeurs favorisent le « lâcher-prise » qui rassure quant au fait que l'on a tout à gagner de s'ouvrir. (NDLR : ces trois valeurs font souvent défaut dans le management de l'entreprise !).

L'entraide conduit à la question de la gouvernance des biens communs, en lien avec l'auto-organisation (et ses principes fondamentaux de bonne gouvernance) qui rappellent étrangement les principes fondateurs de la biologie évolutive. Et par conséquent, la mise en place d'un tel cadre rend les gens plus prosociaux, comme la nature nous l'enseigne.

Au-delà, et citant Durkheim, les auteurs se réfèrent à deux niveaux dans le collectif :

- Les sentiments et croyances individuels comme l'honneur, le respect, l'affection et la peur :
- Les sentiments d'attachement fort à une entité sociale, allant jusqu'à être pris dans un sentiment d'unité, comme faisant partie d'un grand tout, exaltant.

Mais l'entraide peut, elle aussi, s'effondrer. La faute à la perte de confiance, au sentiment d'insécurité, d'injustice ou d'inégalité. Ou encore à l'absence de systèmes coercitifs, ou à un excès d'anonymat et plus encore à l'existence de comportements anti sociaux ostentatoires... ou dès lors que l'on cesse de croire à son futur et aux avantages à attendre de comportements prosociaux.

Au-delà de ce qu'il se passe à l'intérieur du groupe, il faut également comprendre ce qui se passe à l'extérieur : quel rôle joue le reste du monde, comment les groupes peuvent s'entraider ?

Face au « grand méchant loup » ou face à la compétition (conflit inter-groupes), les relations intra-groupes sont renforcées. Pour autant le sentiment de « haine » n'est pas obligatoire, d'autant plus que la compétition est couteuse en énergie. Même si des conditions environnementales difficiles ou des catastrophes naturelles provoquent ou renforcent la cohésion, il est également possible « d'obtenir de bons niveaux d'entraide sans détériorer le regard ou les actes antisociaux que l'on porte sur les membres des autres groupes ».

Mais comment dépasser la compétition entre les groupes ? Un exemple historique nous en est donné par l'Europe d'après-guerre dont les membres se sont réconciliés malgré un lourd passé. Ainsi pour basculer il est nécessaire de trouver une « raison d'être » supérieure à chacun... en respectant la triple condition de la confiance, de l'égalité/équité et de la sécurité.

Jusqu'où aller ainsi ? Jusqu'à quelle dimension/taille de l'ensemble ? En d'autres termes c'est la question de la pertinence de l'échelle, car au-delà d'un certain seuil (dit de convivialité), toutes les organisations et les idéologies deviennent tyranniques. D'autant plus que la complexité croissante implique un coût énergétique lui-même croissant, toute proportion gardée.

Selon l'anthropologue Robin Dunbar, au niveau élémentaire, un groupe ou un réseau social ne devrait pas dépasser 150 personnes. Toutefois « la question climatique est particulièrement intéressante car elle met au défi notre capacité à coopérer à l'échelle du globe... sorte de jeu économique à très grande échelle... que, cette fois,

nous ne pouvons pas nous permettre de perdre ». Or les obstacles pour une bonne coordination sont de taille :

- L'absence de « Récit » commun
- La question temporelle (les générations futures sont absentes, la nature aussi)
- Les inégalités (de taille, de pouvoir, de richesses...)
- L'absence d'une forme de contrainte pour stabiliser la coopération
- Le manque de visibilité des mécanismes de réputation
- La difficulté à parler ouvertement des catastrophes

C'est à se demander si, en définitive, il ne faut pas envisager que groupes et « groupes de groupes » sachent se coordonner pour « mettre en œuvre des normes communes et pour tisser un nouveau récit commun ». Audacieux, certes, mais « c'est notre extrême vulnérabilité à la naissance qui a fait la puissance de notre espèce » ! Ou en d'autres termes selon Darwin et Kropotkine : « les groupes les plus coopératifs sont ceux qui survivent le mieux », ou encore Wilson et Wilson : « l'égoïsme supplante l'altruisme au sein des groupes. Les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes » !

Comment ne pas souligner à ce stade que l'opulence de notre société a favorisé l'égoïsme et la compétition mais que face aux bouleversements et difficultés qui s'annoncent, c'est la coopération et l'altruisme qui, peut-être nous sauveront ? C'est d'ailleurs ce que l'observation de la nature nous enseigne, en attendant (?) le résultat de nombreuses études théoriques et expérimentales en cours... et découvrir l'importance de l'entraide, du mutualisme... entre espèces... donc soin du prendre soin de la nature par l'être humain jusque, parfois (?) la symbiose !... et procurant une « source

infinie d'innovations », dans un équilibre dynamique entre compétition et coopération, selon trois manières :

- L'entraide crée de nouvelles opportunités d'entraide (effet domino : l'entraide appelle l'entraide)
- L'interdépendance radicale de tous les êtres (la fusion : $1+1=1$) renforce clairement la résilience des systèmes vivants (pour éviter de programmer « méticuleusement notre future solitude dans une illusion d'indépendance. En fait creuser notre tombe »)
- Le passage à un niveau supérieur de complexité (transition évolutive)

Le problème c'est que les cinq siècles de la modernité, depuis la Renaissance, nous ont baignés dans la mythologie hémiplogique de la compétition comme unique principe de vie empêtrant les institutions dans le paradoxe de devoir faire société dans un bain idéologique totalement (totalitairement ?) contraire.

Un tel environnement institutionnel, surtout s'il est renforcé par un environnement familial austère ou violent, favorise les comportements spontanément égoïstes, agressifs ou de compétition. Cette prédominance du « système 1 » de Kahneman (instinctif) peut néanmoins être désamorcée par le « système 2 » (rationnel) pour favoriser l'entraide si nécessaire. L'entraide peut donc résulter aussi bien d'actes spontanés que d'un raisonnement logique, construit volontairement. La dynamique « donner-recevoir-et-rendre » est alors d'autant plus forte que le groupe est composé d'un petit nombre d'individus (réciprocité « chaude »).

Trois mécanismes renforcent cette réciprocité :

- La réputation (réciprocité indirecte)
- La récompense des comportements vertueux
- La punition des comportements antisociaux

Dit autrement sur ces deux derniers points : récompense + punition = réciprocité renforcée.

Dans les groupes de plus (ou très) grande taille, cette réciprocité devient plus « froide », plus impersonnelle, plus institutionnalisée. Qualifiée de « réciprocité invisible », elle contribue à la cohésion sociale dans d'immenses groupes d'individus qui ne se connaissent pas et constitue le « pilier de l'entraide humaine ». A la condition de respecter les trois « ingrédients » indispensables cités plus haut (sécurité, confiance, égalité/équité) le groupe devient alors un organisme vivant à part entière. Pour le meilleur comme pour le pire lorsque l'individu s'efface au profit du groupe.

Il est intéressant de noter que, pour les auteurs, les hommes plus que les femmes ont un certain penchant pour les bannières, les clubs ou équipes, les drapeaux et les idéologies, d'une façon générale les « préférences communautaires ». Si l'entraide peut s'en trouver facilitée, elle s'évanouit rapidement quand les normes et pratiques sociales s'effilochent. En particulier dans le cas d'absence de danger, de défi commun ou dans les milieux aisés ou de confort (question (NDLR) : la France, « privilégiée par la nature » n'en serait-elle pas devenue plus capricieuse que ses voisins ?). A contrario dans quelle mesure le réchauffement climatique est ou deviendra un danger suffisamment commun pour déboucher sur une entraide généralisée ?

Ce qui semble évident et que les auteurs soulignent au rebours des normes qui prévalent dans une société de compétition, c'est que

l'empathie (valeur plus féminine que masculine) renforce la culture prosociale indispensable à l'entraide... confirmant ou rappelant ainsi que si, à l'intérieur d'un groupe, ce sont les individus les plus performants qui sont sélectionnés, le principe général reste que ce sont les groupes les plus coopératifs qui survivent le mieux.

Nous en sommes loin, au-delà des apparences (?) dans nos sociétés d'opulence. Faute de comportements exemplaires de la part de ceux qui sont haut placés, à cause de planifications technocratiques généralisées et uniformes, nous (et plus particulièrement en France ?) sommes actuellement loin de structures politiques horizontales et décentralisée qui favoriseraient le développement de comportements altruistes, voire de compassion.

Cependant, ou justement, il est utile de reproduire ici les neuf *grands principes de l'entraide* :

1. L'entraide est partout depuis la nuit des temps.
2. L'entraide acquiert sa puissance en milieu hostile. Il en découle un avantage compétitif : elle permet de mieux survivre aux menaces.
3. L'entraide ne saurait être pensée sans prendre en compte les différents niveaux d'organisation : « au sein du groupe l'égoïsme supprime l'altruisme, mais les groupes altruistes supplantent les groupes égoïstes »
4. L'entraide atteint des niveaux exceptionnels chez l'être humain.
5. L'entraide est une force puissante, mais fragile et parfois dangereuse.
6. L'entraide se déploie dans le monde vivant sous de nombreuses formes et couleurs (mécanismes et chemins évolutifs).
7. L'architecture de l'entraide est plus complexe et plus « réticulée » aux « étages » supérieurs.

8. L'entraide est la principale source d'innovation du vivant (intelligence collective ?).
9. La compétition trouve sa place dans ce cadre. Elle reste le deuxième grand pilier de la sélection naturelle. Elle renforce l'entraide entre organismes.

Comment recréer des liens de réciprocité, de confiance, de sécurité et d'équité avec ceux qui nous entourent alors même que nous avons la conviction de plus en plus forte que nous sommes au bout d'un cycle ? Ou d'une fin logique de civilisation dans un schéma cyclique à quatre temps :

1. Emergence de l'entraide face à un monde hostile et pauvre.
2. Innovation et création d'abondance grâce à l'entraide.
3. Développement de l'égoïsme consécutivement à l'abondance.
4. Destruction et création par l'égoïsme d'un monde hostile et pauvre.

« La plupart des gens sont assoiffés de liens et de sens. Heureusement, les mythes de la compétition et de la séparation nature/culture sont sacrément ébranlés ; ils ne tiendront plus longtemps ».

Alors, fin du monde ou fin d'un monde ?

3 UNE AUTRE FIN DU MONDE EST POSSIBLE : vivre l'effondrement et pas seulement y survivre

Pour les trois auteurs, la probabilité d'un effondrement est très forte, quasi certaine. La question dès lors est de savoir à quel « basculement de conscience collective » on peut s'attendre et ce que ces événements impliqueront pour l'individu et la société. Au plan psychologique en particulier la question est « survivre ou vivre avec ? ».

1 Vivre avec, la résilience

Effondrements lents, violences lentes (lesquel(le)s ont déjà commencé : fonte de glaciers, immigrations, ouragans et sècheresses, dégradation de la biodiversité et des rendements...) se combineront avec de probables effondrements brutaux (crash financier et son onde de choc dans l'économie mondialisée, catastrophe nucléaire, rupture des chaînes de l'information et de distribution de l'énergie et des biens...) ... faut-il taire ces perspectives ou, au contraire en faire des outils de mobilisation ? « Les études sur les effets de la peur... indiquent que la peur ne favorise pas un engagement... d'autres le contraire ». Comment annoncer de mauvaises nouvelles aux futurs « collapsonautes » sans créer de « stress pré-traumatique » aboutissant à l'effet inverse du but poursuivi ? N'est-ce pas là l'une des difficultés rencontrées par les médecins qui annoncent de mauvaises nouvelles ? Ainsi, en 2015, le « rapport Tyndall » intitulé « Le défi de communiquer des messages climatiques indésirables » concluait à la nécessité de reconnaître et traiter avec sensibilité les implications émotionnelles et psychologiques » !

Relativisons néanmoins. Car « plus de 70% des victimes sont résilientes », c'est-à-dire reviennent à la vie. Tout en tenant compte des nombreux critères défavorables ou favorables : proximité et bienveillance des proches ou d'inconnus (d'où l'importance d'être intégré à des réseaux sociaux *avant* la catastrophe, genre (sensibilité féminine d'après certaines études), ressources et moyens (financiers), personnalité, accès à l'information (rassurante), pratiques personnelles (religion, pleine conscience... qui favorisent « les relations d'altruisme et de partage... en offrant du sens aux événements de la vie »)...

Dans une démarche de préparation collective, deux ingrédients sont donc à privilégier :

- La mise en place d'un réseau de professionnels pour traiter les personnes traumatisées ;
- L'acceptation (!) que les autres iront spontanément vers l'autoguérison, l'entraide et l'autogestion, c'est-à-dire la *résilience*.

C'est dire l'importance de créer, entretenir, développer des liens sociaux actifs et fréquents *avant les catastrophes...* et corrélativement favoriser l'attachement à un « territoire ». A contrario « dans l'isolement et la solitude, cette traversée peut nous dévaster ».

Face à la perte, à la souffrance, « que les émotions liées à un effondrement puissent se comprendre à travers le processus de deuil représente une vraie libération », comme « un déclic qui soulage ». Ce qui incite à être un optimiste lucide qui déteste le pessimiste qui dit que « tout est foutu », « optimiste de but et pessimiste de chemin » pour plagier Gabillet (Eloge de l'optimisme, Ed. Saint Simon) ... mais qui a « le courage d'ouvrir des possibles et de nous mettre en mouvement ».

2 D'autres manières de penser valent le coup

Nous sommes loin des certitudes des « trente glorieuses » avec leur rationalité et leur optimisme béat. Nous avons fait connaissance avec l'hyper complexité et nous devons faire dorénavant avec l'incertitude. Pour faire face aux événements futurs il nous faudra à la fois beaucoup de raison et beaucoup d'intuition, de l'intelligence émotionnelle et rationnelle à la fois, tant les variables seront multiples.

C'est ce qui conduit les auteurs à citer Tom Dedeurwaerder (Université Catholique de Louvain) qui prône « d'ouvrir la pratique scientifique aux milieux non scientifiques... [et] collecter et analyser des données avec ces mêmes acteurs » (NDLR : raison qui a conduit à créer Le Laboratoire de la Transition » pour « jeter des ponts... entre chercheurs et citoyens).

Mentalement, cela suppose de « s'ouvrir à d'autres visions du monde ». Quel défi !, alors que « des siècles d'hubris (démésure) obstruent nos oreilles (P.Kingsnorth et D.Hine « Uncivilization »). Par exemple, après les modèles hiérarchiques et verticaux, en fonctionnant de façon horizontale, décentralisée et solidaire avec la plupart des êtres vivants !

Il est probable que les événements qui s'annoncent donneront un nouveau sens à notre vie... diminuant ainsi la souffrance et améliorant la santé mentale. D'où l'importance de « nouveaux récits », subversifs et inconfortables, « d'acte d'imagination et de créativité collective, [nécessitant] autant d'intuition que de connaissances objectives, [qui] soude les groupes en fabriquant une vision commune »... renforçant la « résilience locale » qui inversera la hiérarchie des valeurs eau, bois, nourriture vs argent, numérique...) et nous faisant « vivre un moment décisif de l'Histoire » !

Le changement de cap ne fait pas de doute. Certes trois grands récits se confrontent actuellement : « business as usual » la technologie apportant les solutions, le « Grand Naufrage » qui conduit à l'extinction de notre espèce, le « Changement de Cap » pour nous orienter vers une « société qui soutienne la vie », tout en passant par une phase d'effondrement.

Accepter cette idée, c'est se libérer pour réfléchir sérieusement à l'avenir. Et passer déjà à des pratiques et expérimentations incluant une démarche intérieure personnelle.

3 Tisser des liens, avec soi, les autres et l'univers

Et à ce qui nous dépasse.

En créant des liens de réciprocité, de confiance, de sécurité et d'équité (voir ci-dessus page 13 et 16) s'inspirant du biomimétisme.

En identifiant « ce à quoi nous tenons, avec ce qui compte vraiment au plus profonde de nous, avec l'invisible, ce qui existe au-delà de nous (NDLR : voir en ce sens Otto Scharmer « la Théorie U » ?)

En réconciliant « méditants et militants » et sortir de la « patho-adolescence » et son « oui mais » qui nous fait tant de tort (« société matérialiste, dépressive, addictive, cupide, compétitive jusqu'à l'hostilité, violente, laide et finalement autodestructrice »).

En passant à l'âge adulte : agir sans attendre les effondrements brutaux.

En rééquilibrant notre part de masculin et de féminin.

En faisant revivre notre « sauvage ».

En créant des « réseaux de tempête ».

APOCALYPSE OU HAPPY COLLAPSE ?

Ces trois ouvrages d'un niveau élevé et documenté aux meilleures sources ne dissuaderont pourtant pas certains de garder la tête dans le sable. Y compris (ou surtout) les « réalistes » et les plus « grands » esprits. A l'inverse ceux dont l'intuition s'en trouve renforcée veulent aller plus loin :

- Confronter ces écrits à la controverse critique la plus forte, la plus solide pour mesurer à quel point l'effondrement est probable ;
- Concevoir dès maintenant des actions, des outils, des modes d'emploi, des programmes pour tracer concrètement des chemins intérieurs et extérieurs réalistes et si possible désirables, quelle que soit la nature des effondrements, lents et ou rapides.

En d'autres termes quel futur désirable/acceptable construire au plus vite face à la double menace de l'effondrement systémique et du dérèglement climatique ? L'effondrement systémique pourrait-il stopper la machine à faire des GES ? Quelles dispositions prendre alors pour atténuer les effets les plus néfastes d'un tel effondrement ?

Pablo Servigne est ingénieur agronome de formation et titulaire d'un doctorat en biologie. Après des débuts dans les milieux académiques, il est devenu chercheur « In(terre)dépendant ». Il a également écrit « Nourrir l'Europe en temps de crise » (Nature et Progrès, 2014).

Raphaël Steven est éco conseiller, expert en résilience des systèmes socio écologiques et cofondateur du bureau de consultance Greenloop.

Gauthier Chapelle est, lui aussi, ingénieur agronome de formation et titulaire d'un doctorat en biologie et s'est éloigné des milieux académiques pour devenir chercheur « In(terre)dépendant ». Il a écrit « le vivant comme modèle. La voie du biomimétisme (Albin Michel, 2015).

Jean-Louis Virat, diplômé de sciences politiques et d'expertise comptable, est impliqué dans la prospective, le développement personnel et la gestion de la relation dans les structures à dimension humaine et participe activement à l'animation de mouvements « écologistes ».